



# “LE LIEN” de Relais d'amitié et de prière

Rencontre chrétienne de parents et amis de personnes souffrant de maladie psychique

Numéro Hors-série - 2006

## Editorial

### "Relais" : une longue et belle histoire

Une longue et belle histoire autour d'une des maladies les plus cruelles qui soit : la maladie psychique. A l'origine, une « étincelle » : un membre de l'Unafam réclame de Marie-Hélène Mathieu, fondatrice de l'Office chrétien des personnes handicapées, un soutien spirituel pour les familles et les proches de personnes souffrant de difficultés psychiques.

Comment ne pas évoquer la réunion qui se tint, en 1979, à l'initiative du Secours Catholique où des parents, des amis, des prêtres, enfantèrent les deux mouvements « frères » : Relais d'amitié et de prière et Amitié Espérance qui s'adresse particulièrement aux personnes malades elles-mêmes.

A partir de 1982, des groupes Relais ont commencé à naître sur le territoire de notre pays, pour promouvoir l'entraide humaine et spirituelle des familles et amis de personnes souffrant de maladies psychiques, en soutenant leur vie de foi par la rencontre, l'amitié, la réflexion, le partage, la prière et la participation à la vie de l'Eglise.

Nous mettre sous le regard du Christ et de l'Eglise !

Remettre nos enfants, parents, frères, sœurs, amis à la tendresse de Notre Seigneur !

Nous aider mutuellement à porter nos difficultés, nos peurs, nos souffrances, nos incompréhensions, sous le regard du Père plein de tendresse qui n'oublie aucun de ses petits. Nous aider mutuellement à découvrir qu'au-delà de nos nuits, tous nos proches qui souffrent nous provoquent à l'amour, à la confiance, à l'abandon. Ils nous provoquent à la conversion, à changer notre regard sur eux, donc sur nous et sur le monde.

A nous de provoquer le monde à changer son regard sur eux et sur tous les hommes. A nous d'aider l'Eglise à faire évoluer son regard sur eux, sur nous.

Relais : belle histoire d'amour, une histoire de famille aussi, avec ses difficultés, ses hauts, ses bas, mais avec une espérance à déplacer les montagnes puisque le Seigneur est avec nous.

Relais aujourd'hui, ce sont 22 groupes dans toute la France ; ce sont plus de 500 familles adhérentes et plus de 1000 personnes qui reçoivent notre bulletin « Le Lien », né en 1998.

C'est bien peu au regard de tous ceux qui sont touchés de près ou de loin par la maladie psychique !

C'est beaucoup pour nous qui nous retrouvons dans une chaleureuse amitié pour prier et partager nos peines !

Souhaitons donc longue vie à Relais, en nous plaçant sous le regard du Seigneur, et en priant les uns pour les autres comme le font nombre d'entre nous, à l'un des Angélus du Jeudi, en récitant en communion avec tous la prière de Relais.

**Jean-Louis Bavoux**  
Président

## Sommaire

- **Editorial**  
Jean-Louis Bavoux
- **Prière**  
Mgr Thomas
- **Message du Pape Benoît XVI**
- **Le couple devant la maladie psychique d'un enfant**
- **Choisir de vivre**  
Mgr Boulanger
- **La veuve de Naïm : un père**
- **Face à la maladie de mon mari : la recherche d'un chemin**
- **Suis-je responsable de toi ?**  
Samuel Rouvillois
- **Vie du groupe Relais**

## Prière

Seigneur, nous voici devant Toi tel que nous sommes avec des joies, des tristesses, avec des moments de confiance et des périodes d'inquiétude, avec des lueurs d'espérance et des moments d'épuisement, avec une foi vive et beaucoup de questionnements. Mais nous prenons conscience que nous ne sommes pas seuls et c'est cela la bonne nouvelle.

Avec le psaume 27 nous Te disons Seigneur : Tu es ma Lumière et mon Salut, Tu es mon Sauveur et finalement je n'ai rien à craindre. Même si de grandes batailles s'engagent à l'intérieur de mon esprit, je me sens en sécurité car Tu es là. Et je ne Te demande qu'une chose mais je la désire vraiment : c'est de rester chaque jour de ma vie en Ta Présence pour jouir de ton Amitié, pour guetter Tes propres réponses à mes questions, car Tu es là. Après certaines heures de long silence, Tu nous donnes aussi la lumière, je l'ai déjà éprouvé •••

- • • Seigneur : quand je T'ai appelé au secours, Tu m'as écouté. Tu me demandes de me tourner vers Toi ; c'est nous qui ne sommes pas en Ta présence, Toi Tu es toujours en notre présence, nous le croyons, nous Te le disons, nous T'en remercions Seigneur. Seigneur, Tu sais aussi toutes mes détresses intérieures, je voudrais croire et, comme dit Thérèse de l'Enfant-Jésus, à certaines heures, je chante ce que je veux croire ; je veux croire, je veux espérer.

Mais je sais bien que remontent à l'assaut toutes sortes de pensées, toutes sortes de propositions qui ne sont ni celles de l'espérance ni celles de l'amour des autres, mais plutôt celles du désespoir ou du laisser-aller, ne plus avoir affaire à celle ou celui qui me fait souffrir. Mais je pense, Seigneur, que lui aussi, elle aussi, souffre. Envoie Ton Esprit sur chacun d'entre nous, sur ceux qui nous aiment et qui ne sont pas ici, mais qui sont la cause de notre présence.

Voilà pourquoi je rends grâce, malgré tout, car je ne serais pas ce que je suis si mon proche, mon ami, mon enfant, mon conjoint n'était pas celui qui souffre. Seigneur, envoie Ton Esprit. Nous sommes en Ta présence, nous en sommes heureux, montre nous la voie que nous devons suivre. Que deviendrai-je, Seigneur, si je n'avais pas l'assurance de voir Ta bonté sur cette terre et cette parole comme la révélation de ce jour : « Compte entièrement sur le Seigneur, ressaisis-toi, reprends courage, oui, compte patiemment sur le Seigneur ».

Amen

**Mgr Jean-Charles Thomas**  
Conseiller spirituel national



## Témoignage

# Annonciation

**Deux heures du matin, le téléphone retentit dans mon sommeil et une voix m'annonce : « Votre fille est tellement délirante que j'appelle les pompiers ».**

Le monde et ses drames nocturnes font irruption dans ma chambre. Mon cerveau et mon corps sont imprégnés de cette nouvelle. Ma fille est en danger quelque part. Cela m'a été annoncé.

Sentiment d'inquiétude, de folle inquiétude, d'impuissance. Mon Dieu, que faire ? Je sais que Tu es avec moi depuis le commencement du monde. Ensemble nous allons faire ce qu'il faut faire. C'est tout. Ensemble. Je ne suis pas seule à gérer ce qui m'est annoncé. Je suis habitée d'une Présence bienveillante qui me guide. Je ne Te demande rien puisque je sais que Tu sais, depuis que le monde est monde que chaque plus petite créature humaine est porteuse de sa présence divine - de ma fille en proie à un délire intolérable, de l'amie qui vient de m'appeler en pleine nuit, des pompiers qui font inlassablement leur travail nocturne, du compagnon qui pendant tout ce charivari dort d'un sommeil d'enfant, parce qu'il serait trop lourd pour lui de prendre une décision.

La vrille se met en place au milieu de votre cœur de maman et le rend vigilant, juste ce qu'il faut pour être en situation d'accueil. « De loin, il l'aperçut et courut le serrer dans ses bras ». Tout est écrit, c'est si simple...

Le coup de sonnette déchire le silence qui devenait lourd. Elle est là, folle, hagarde, totalement désorientée. Mes bras s'ouvrent. Aucun mot n'est à formuler : tu es là en détresse, je suis là en accueil, c'est tout. Il n'y a besoin que de la chaleur d'un lit, d'un pyjama, de bras surtout. Aucune question, toute question peut être agressive. Il n'y a qu'à rassurer.

Nous sommes là déjà dans ce que les croyants appellent la prière. Nous sommes, elle, moi, le frère parti dans la nuit chercher des médicaments salvateurs, en communion. Cela suffit à la prière. La tendresse nous porte. La nôtre, bien sûr, faite de chair et de sang, de cœurs battants et de folles inquiétudes mais la Sienne aussi puisqu'Il est venu dans notre histoire pour cela. Pour connaître chaque délire, chaque angoisse, chaque souffrance, chaque mort. Connaître pour mieux aimer. C'est Lui le Tout-Puissant d'amour qui décide cela, venir dans notre humanité pour vivre avec les hommes, nous remplir de Sa présence.

Nous y avons cru cette nuit-là.

Une maman

Message du  
**Pape Benoît XVI**

à l'occasion  
de la XIVe Journée mondiale du Malade\*

Chers frères et soeurs, Le 11 février 2006, mémoire liturgique de la Bienheureuse Vierge de Lourdes, aura lieu la 14e Journée mondiale du Malade [...]

À cette occasion, **l'Église désire se pencher avec une sollicitude particulière sur les malades, en mobilisant l'attention de l'opinion publique sur les problèmes liés aux troubles psychiques, qui frappent désormais un cinquième de l'humanité et constituent une véritable urgence sanitaire [...]**

Moi aussi, chers frères et sœurs, je voudrais être présent spirituellement à la Journée mondiale du Malade, **pour réfléchir en union avec les participants à la situation des malades mentaux dans le monde et pour susciter l'engagement des communautés ecclésiales pour leur manifester la tendre miséricorde du Seigneur.**

Dans de nombreux pays, il n'y a pas encore de législation en la matière, et dans d'autres, une politique définie pour la santé psychique fait défaut. Ensuite, il faut noter que la durée des conflits armés dans différentes régions de la terre, la succession de catastrophes naturelles effroyables, la diffusion du terrorisme, non seulement ont provoqué un nombre impressionnant de morts, mais ont engendré chez de nombreux rescapés des traumatismes psychiques, souvent irréversibles. Ensuite, dans les pays qui vivent un développement économique important, les experts reconnaissent comme étant à l'origine des nouvelles formes de mal-être mental l'incidence négative de la crise des valeurs morales.

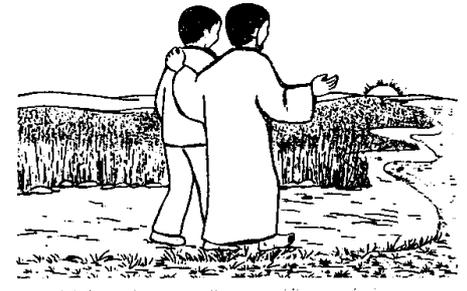
Cela accroît le sentiment de solitude, mine les formes traditionnelles de cohésion sociale, et forment même des clivages, à commencer par l'institution de la famille, et marginalisent les malades, surtout les malades mentaux, considérés souvent comme un fardeau pour la famille et la communauté [...]

Voilà pourquoi j'encourage les efforts de tous ceux qui s'emploient à ce que les soins nécessaires soient donnés aux malades psychiques [...]. Le contexte social n'accepte pas toujours les malades psychiques et leurs limites, c'est aussi pour cela qu'on arrive difficilement à trouver les ressources humaines et financières nécessaires.

**On sent la nécessité de mieux intégrer le binôme thérapie appropriée et sensibilité nouvelle face au malaise, de manière à permettre au personnel de ce secteur d'aller toujours davantage à la rencontre de ces malades et de leurs familles qui, toutes seules, ne peuvent pas suivre comme il faudrait les parents en difficulté. La prochaine Journée mondiale du Malade est une occasion opportune pour manifester de la solidarité aux familles qui ont à charge des personnes malades mentales.** À présent, je désire m'adresser à vous, chers frères et sœurs éprouvés par la maladie, afin de vous inviter à offrir avec le Christ votre condition de souffrance au Père, dans la certitude que chaque épreuve acceptée avec résignation est méritoire et attire la bienveillance divine sur toute l'humanité. J'exprime mon appréciation à tous ceux qui vous assistent dans les centres d'accueil, dans les hôpitaux de jour, dans les centres de diagnostic et de soins, et je les exhorte à se prodiguer, afin que rien ne manque jamais à ceux qui ont besoin d'une assistance médicale, sociale et pastorale, respectueuse de la dignité propre à chaque être humain.

**L'Église, surtout par l'action des aumôniers, ne manquera pas de vous offrir son aide, parce qu'elle est bien consciente d'être appelée à manifester l'amour et la sollicitude du Christ envers tous ceux qui souffrent et envers ceux qui en prennent soin...**

Duc in altum ! Cette exhortation du Christ à Pierre et aux apôtres, je l'adresse aux communautés ecclésiales répandues dans le monde et, plus spécialement, à ceux qui sont au service des malades, afin qu'avec l'aide de Marie, Salus infirmorum, ils témoignent de la bonté et de la sollicitude paternelle de Dieu. Que la Vierge Sainte reconforte tous ceux qui sont frappés par la maladie et soutienne ceux qui, comme le Bon Samaritain, soulagent leurs blessures corporelles et spirituelles [...]



\*En 1992, le pape Jean-Paul II a déclaré que le 11 février, première apparition de Notre-Dame à Lourdes, serait la Journée mondiale du Malade. En 2006, cette journée a été consacrée pour la première fois à la personne malade psychique.

**Benoît XVI**

Au Vatican, le 8 décembre 2005  
(traduction Zénith)

# Le couple devant la maladie psychique d'un enfant, épreuve et source d'approfondissement

**Thierry (T.)** : Mariés depuis bientôt quarante ans, nous avons quatre enfants. Notre deuxième fille, Martine vit depuis sa petite enfance avec un handicap de logique et de comportement. Notre fils Rémi a manifesté les premiers symptômes à quinze ans, s'est peu à peu stabilisé et s'est marié en 2002. Il a trouvé un travail en CDI avec statut de travailleur handicapé. Il est maintenant père de famille.

### L'épreuve, comment la vivre ?

La maladie de nos enfants nous met au pied du mur. Elle fait surgir toutes nos fragilités et nos limites.

**Jacqueline (J.)** : *Les divergences de vue* sont apparues de façon flagrante dès le début de la maladie de notre fils. Quand Rémi a refusé d'aller au Lycée et qu'il est resté au lit des jours entiers, j'ai eu l'intuition que c'était grave. Nos amis nous disaient de « couper le cordon » et de l'envoyer en pension. Mon mari était de cet avis. Pour ma part, j'avais une peur énorme d'une crise de décompensation. Je ne voulais pas prendre de décision sans avoir consulté un psychiatre. Nous nous sommes heurtés, mon mari et moi. Je ne comprenais pas qu'il se voile la face, qu'il s'obstine dans son idée de pension, qu'il veuille s'en sortir seul. Je lui reprochais son manque de décision, son peu d'autorité et d'initiatives. Je l'enfermais dans un jugement négatif.

Vis-à-vis de Rémi, j'étais très inquiète, je voyais le gâchis de sa scolarité, de son avenir. Je ne supportais pas qu'il se coupe du monde. J'éprouvais un mélange de désespoir, de honte, de colère, une culpabilité intolérable.

**T.** Au moment du déclenchement des crises, je ne voulais pas y croire. J'ai pensé : « C'est passager, c'est une crise d'adolescence » que je croyais pouvoir gérer avec une autorité compréhensive.

Dans mon travail, tout me paraissait fade, relatif, **dérisoire** : qu'est ce que cela pèse quand deux de mes enfants sont à la dérive ? Mais ce travail me plongeait aussi dans un réel indispensable à ma survie.

Vis-à-vis de Jacqueline, je me méfiais de ses intuitions à répétition, je lui reprochais ses nombreuses initiatives et idées de solutions dont les échecs ne faisaient qu'amplifier le sentiment d'impuissance et de désespoir. J'avais l'impression de n'être plus autorisé à céder au découragement, sous peine d'être accusé de passivité ou d'incompréhension.

**J.** : *J'ai senti alors l'urgence de faire le clair en nous, avec l'aide de quelqu'un et de faire un travail sur moi, mes blessures, ma propre enfance.*

**Mais nous avons aussi des points d'accord.**

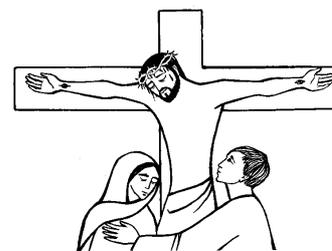
Face à la violence de Rémi, nous avons décidé de garder notre calme, tout en posant des limites claires. Face au risque de suicide, quand nous nous absentions, nous avons choisi de faire confiance et de lui montrer que nous voulions prendre du temps pour nous et du plaisir à vivre.

Au fil des années, ses perturbations devenant de plus en plus pénibles, nous avons dû décider, sur les conseils de notre psychiatre, de lui faire quitter la maison. Cette décision, nous l'avons vraiment prise ensemble. Ras le bol, découragement, tristesse, peur, culpabilité, sentiment d'échec, mais aussi conviction que ce choix était nécessaire pour reprendre souffle et pour le bien de Rémi.

### Qu'est-ce qui nous a aidés ?

**Accepter de consulter un psychiatre ensemble. Accepter progressivement de voir clair ensemble sur notre façon d'être, pour « rectifier le tir ».**

**T.** : Je n'ai accepté qu'à reculons d'aller voir le psychiatre. Je trouvais ce psy-



chiatre trop directif (« surtout pas la pension ! ») et bien culotté de mettre le nez dans notre intimité de couple, ou de sonder l'importance de la foi dans notre vie pour vérifier qu'elle ne nous aveuglait pas. Mais la clarté de son diagnostic m'impressionnait, avec la conclusion : « Ce sera long et très dur, mais la seule chance pour votre fils, c'est qu'il reste avec vous. Je vous aiderai. »

**J.** : *Ce travail sur nous a été une chance. Il est toujours à approfondir. Accepter nos limites, identifier notre culpabilité. Accepter le lâcher prise : je ne sais pas, je ne peux rien.*

**Mais aussi rester enracinés dans la confiance.** Vivre des temps de respiration pour nous décentrer de nos problèmes.

**T.** : Nous avons pris quelques décisions claires et d'abord se répartir explicitement les rôles par rapport à Rémi. Pour Jacqueline : le quotidien. Pour moi : l'argent, le travail, les relations avec les institutions, les repères.

Ensemble : acharnement à trouver des solutions, même si elles échouent les unes après les autres. Cette recherche permanente de solutions a été pour nous un véritable dressage, pour, à chaque fois, y croire et repartir après l'échec, en nous persuadant qu'un petit pas avait été fait. Et nous avons cherché systématiquement à nous appuyer sur les amis, à diversifier les points d'appui, rencontrer d'autres familles, l'Unafam, puis Relais d'Amitié et de Prière.

### La foi vécue dans l'accompagnement de nos enfants

#### Présence des autres

**J.** : *Toute notre vie de couple s'est fondée sur la quête de Dieu et le service*

des autres, mais notre façon de croire est très différente. Cependant Dieu me parlait et me parle encore à travers lui, mon fidèle compagnon de route, fidèle à ses enfants, fidèle à la prière, à la vie communautaire en Eglise. Nous nous confions ensemble à l'amour de Dieu.

La présence des amis aussi a été et reste très importante. Pour moi, elle est vraiment présence de Dieu sur mon chemin. Par contre, certaines personnes m'ont parfois chamboulée dans ma foi, car elles me disaient : « Je prie pour toi, pour tes enfants ». Cette phrase, au lieu de m'aider, me hérissait : c'est facile de dire cela et de me laisser KO sur le bord de la route.

Face à l'appel à la prière, je me sentais culpabilisée : je ne dois pas être très croyante, je ne prie pas assez ou mal, puisque mes enfants ne sont pas guéris. J'ai mesuré très douloureusement ma difficulté à m'abandonner dans les bras de Dieu. Mais j'ai toujours su qu'Il est là, qu'Il ne me lâche pas, qu'Il m'habite au plus profond de moi même. Tous les jours ou presque, **je lis l'Evangile**. je crois beaucoup à la Parole de Dieu, à cette semence qui germe, grandit et porte du fruit. Cette Parole m'a nourrie, portée, éveillée

#### **Quel décapage, quel travail !**

Il y a eu les jours noirs d'angoisse, où, après une crise de Rémi ou une fugue de Martine, je me jetais à genoux pour prier. J'entendais le Seigneur me dire : « Venez à moi, vous tous qui ployez sous le fardeau », cela me redonnait quelques forces pour ne pas sombrer.

Il y a eu les jours plus confiants : le Christ est le Premier Né d'entre les morts, Il a souffert, Il est descendu aux enfers, Il est ressuscité. Ces phrases, ce fondement de notre foi, m'ont permis de continuer à vivre. Je me suis accrochée à une icône du Christ Ressuscité, qui tend la main à l'homme pour le sortir des ténèbres

La foi n'est plus une somme d'exigences, un idéal qui réclame héroïsme et sacrifices impossibles. Je la vis comme un acte de confiance en Dieu et en l'homme, comme un chemin de conversion perpétuelle. C'est dans le réel, le quotidien, avec Thierry et les enfants, que ma foi a évolué, ma façon d'être aussi.

**T.** : Pour reprendre l'image de la barque, comme Saint Pierre sur le lac dans la tempête, il me semble que Dieu m'a fait comprendre que je ne trouverais pas mon salut dans l'abandon de la barque, dans la fuite mais dans la confiance en lui, en Jacqueline, en nos enfants. C'est

là que se jouait, et pas ailleurs, ma conversion.

#### **La prière : « Consolide, Seigneur, l'ouvrage de nos mains »**

Au fil des jours, j'ai appris à rendre grâce pour les petites choses de tous les jours. Ou, de façon encore plus élémentaire, accueillir ce petit miracle quotidien : « Je suis vivant » au lieu d'attendre le miracle de la guérison définitive.

La certitude de la prière agissante de nos proches, grand-mère, religieux et religieuses, moines et moniales, équipe Vie Chrétienne, Relais...

Ce lent travail, celui de l'Esprit, est l'essentiel ; il continue dans le silence.

**J.** : Une image m'est venue à l'esprit un jour de Toussaint. Levée de bonne heure, notre fille Martine était allée à la

messe du matin. Nous voyant nous préparer pour la messe de 11h30, elle décide de retourner avec vous. « Oui, tu sais, Maman, un jour tu m'as écrit que Dieu m'aimait beaucoup et que je serai sûrement la première dans le Royaume de Dieu, devant les savants de la terre ». Quelle merveille notre Martine dont le cœur est si proche de Dieu ! Alors j'ai vu tous nos proches malades, les vôtres, les nôtres, les isolés, les rejetés, assis dans le Royaume de Dieu et ce sont eux qui nous invitent au Banquet !

Image d'espérance, Dieu nous met toujours en mouvement, Il marche avec nous au quotidien. Il nous embarque.

Ayons foi.

**Thierry et Jacqueline**

## Aumônier en hôpital psychiatrique

**L**e Père Stéphane Joubert, religieux à Ourscamp a été longtemps aumônier au Centre Hospitalier Spécialisé de Clermont de l'Oise. Il est aussi conseiller spirituel du groupe, formé autour du CHS, qui s'est rattaché à Relais en 2001.

\*

Avec toute mon expérience humaine en Amérique latine et en Afrique, je peux dire qu'au milieu de toutes les pauvretés et les souffrances, la souffrance psychique est la plus redoutable. Ce n'est plus le monde autour de soi qui fait défaut, mais sa propre personne, sa propre perception du monde et de soi-même... Aimez un handicapé mental, il sera heureux, aimez un malade mental, il sera rapidement obligé de casser la relation car c'est trop lourd pour lui. Il nous faut donc trouver une nouvelle compassion qui sache s'adapter à une telle situation limite... Ce travail demande beaucoup de patience, il demande de croire qu'il y a un mystère de la personne au-delà de ses pensées et de ses actes... Il y a quelqu'un qui vit, qui souffre, que l'on peut rejoindre par la compassion : être là, présent à ce que vit la personne, jusqu'aux extrêmes limites, en croyant en cette personne, au-delà de toutes ses incohérences et souffrances. Par cette compassion, nous sommes présence du Christ... »

« Dès le départ, j'ai été sensible à la souffrance des parents, des familles, des amis de personnes malades. Depuis plus de trois ans, il s'est formé un groupe de parents avec une rencontre trimestrielle. Nous nous sommes affiliés au mouvement « Relais d'amitié et de prière ». Le but est de se soutenir dans l'amitié et dans la foi, car les parents sont très seuls, démunis, face aux troubles de leur proche. Ce groupe nous permet de lutter contre l'isolement et d'aborder nos problèmes du point de vue de la foi, à travers une nouvelle dimension de la personne...

Voilà notre manière d' « aller au cœur de la foi ». Et c'est une joie.

**Père Stéphane Joubert**



Mgr Jean-Claude BOULANGER, évêque de Sées  
Parole à l'occasion d'une rencontre régionale de Relais

# Choisir de vivre

**A** travers toutes les choses très fortes que vous avez dites, on voit tout le chemin que vous avez déjà fait sur le sens de la vie, la fragilité de l'être humain. L'homme n'est pas un héros, il n'est pas un robot, il est profondément fragile, et on ne s'humanise qu'avec ses pauvretés.

## Un chemin de mort



Le chemin que le malade doit faire est dur. Il faut qu'un jour il accepte ses pauvretés et même qu'il arrive à se réconcilier avec elles. C'est un chemin très dur, mais il n'y a pas d'autre chemin que le Christ sur la croix. C'est mystérieux. Je ne comprends rien, mais tout est là. De la mort peut jaillir la vie.

Si vous êtes là aujourd'hui, c'est que vous tenez bon, comme Marie au pied de la croix. Elle n'est pas seule, il y a Jean et les deux femmes, une petite famille, une Église. L'Église est née au pied de la croix. C'est cela l'Église, cette communauté où vous pouvez vous exprimer, où vous pouvez pleurer, où vous pouvez enfin être vous-mêmes avec cette croix qui est trop lourde à porter. Je crois que ce que le Seigneur vous a donné, c'est cette profonde amitié, ce soutien mutuel.

## Un chemin de vérité

Devant la souffrance, il y a un scandale, « ce sur quoi je trébuche ». Mais je crois qu'un jour peut-être, on passe de « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » à « Père, je m'abandonne à Toi ». Il n'y a pas d'autre chemin. C'est un chemin de vérité, même si l'on est complètement désstabilisé, même si l'on risque de craquer. C'est un dépouillement, un déchirement, une dépossession en même temps qu'une immense culpabilité, parce qu'on touche à ce qu'il y a de plus profond : la relation affective d'une mère à son fils, d'une sœur à son frère, d'un père à sa fille. Les malades psychiques disent que les autres ne peuvent imaginer leur souffrance. Ceux qui sont dans une dépression profonde vivent l'enfer. Rappelons nous la nuit profonde qu'a vécu Thérèse de Lisieux. On a souvent l'impression que le spirituel, la sainteté, est du côté de l'équilibre, quand tout va bien. Mais la sainteté n'est pas réservée aux bien portants. Les malades psychiques peuvent vivre eux aussi un chemin spirituel.

## Un chemin de vie

Vous, parents, le plus beau témoignage que vous puissiez donner, c'est de **vivre**. Il est urgent que vous viviez pleinement. A côté de ceux qui ne peuvent plus croire en la vie, choisissez de vivre. Ne cédez pas au chantage affectif. Pour eux, choisissez de vivre, même quand la souffrance est trop forte.

Mais ne vous prenez pas pour Dieu. Si le fardeau est trop lourd, déposez-le auprès de la Vierge Marie, déposez-le auprès de Dieu en leur disant : « moi je n'en peux plus, Tu t'en occupes, moi, j'ai fait tout ce que j'ai pu... je ne sais pas si demain il sera encore vivant, mais c'est Ton affaire ». Ne vous prenez pas pour des héros, vous allez vous déshumaniser et toute la famille avec vous... Vous devez préserver la famille... c'est fondamental. « Choisis la vie ».

Là, nous touchons du doigt notre pauvreté, notre petitesse, notre fragilité, nous ne sommes pas des parents idéaux, ils n'existent pas. Réconciliez-vous avec votre faiblesse. Là est la croix. Dieu n'est pas un Dieu Tout-Puissant, c'est un Père dont la paternité est toute puissante dans l'amour infini. Vous êtes sur la croix, Vous êtes d'autres Christ. Mais ne portez pas seul cette croix.

Appuyez vous sur **Marie**; elle sait ce que c'est que de perdre son enfant, elle l'a vécu. De notre impuissance devant l'anorexie, le délire psychique, le chantage au suicide, peut jaillir la vie. C'est le mystère qu'il faut accueillir, mais sans rester seuls. Il faut pouvoir passer le relais, ne pas se laisser engloutir dans la souffrance de la personne malade. Sinon, il y aura deux noyés. La force que Dieu vous donne, c'est de tenir bon, malgré tout. Seul le Christ est descendu aux enfers, pour nous. C'est son affaire : « Seigneur, c'est aussi Ton affaire que d'autres prennent le relais ». Vous avez à choisir la vie.

## Un chemin de Résurrection

A travers vos visages, votre vie, l'œuvre de la Résurrection est là parce que vous communiquez vraiment à ce que le Christ a vécu, ce passage de la mort à la vie. C'est à travers vos blessures que peut jaillir la vie, cette vie qui vient de Dieu et qui donne du bonheur et même, malgré les souffrances, qui donne de la joie : on est capable d'être heureux, de se retrouver, on est capable de goûter un petit moment de présence, d'affection. Car eux aussi, vos proches malades, vous révèlent quelque chose de Jésus.

# La veuve de Naïm:

## le témoignage d'un père

**A**ujourd'hui nous méditons sur la résurrection du fils de la veuve de Naïm. Ce récit évangélique éclaire un évènement majeur de ma vie, la maladie psychique de notre fils Louis-Moana et je désire surtout partager avec vous qui connaissez des situations du même type, ce qui en fait une expérience spirituelle. Que nous soyons réunis aujourd'hui dans la méditation et la prière me facilite grandement la tâche.

Ce dimanche soir 16 novembre 1997, dans le soudain silence de la rue, il n'y avait plus que les ordres brefs et les encouragements des équipes coordonnées de la Police, des Pompiers et du SAMU, toutes tendues vers le sauvetage d'une vie. Louis s'était défenestré. Nous n'étions plus que ma femme et moi dans l'appartement de la rue Saint-Jacques. Paul-Teina, notre benjamin, de six ans plus jeune que Louis, avait été récupéré par des amis. Marie-Mateata, notre fille aînée, avait déjà plus ou moins quitté la maison. Dès lors, le chagrin me poussait hors du lit bien avant l'aube. L'heure matinale était devenu le refuge de mes gémissements et de mes larmes.

**Il était loin le temps** où, après sept ans de mariage sans enfant, nous étions allés les chercher dans la même famille, l'un après l'autre, quelques jours après leur naissance, le temps de prendre une place dans l'avion pour la Polynésie. Car c'est de l'autre côté de la Terre que Louis a vu le jour, un 21 juin 1978. Je ne démêlerai pas les sentiments qui m'assaillirent lorsque nos amis me présentèrent le nouveau-né dans un couffin, le matin qui suivit mon arrivée à Tahiti. Je rappellerai seulement leur mélange de gravité et de joie. Si j'ai pu, à cet instant, regarder vers le Ciel, quoi que je n'en eusse pas dédaigné les bénédictions, ce n'avait pas été pour rendre grâce, mais pour l'assurer de mes capacités.

Louis était devenu un gosse superbe, champion sportif, marchant normalement en classe. C'était un littéraire, avec une excellente mémoire, une remarquable oreille de musicien, mais plutôt fermé aux mathématiques. Il est tombé malade de manière certaine l'hiver 94-95, il avait donc 16 ans. Ce fut la spirale infernale que nombre d'entre vous connaissent. Il est halluciné, ce que nous avons mis plusieurs années à découvrir. Il cache, par tous les moyens, qu'il a des voix. Quant à nous, il croit que nous faisons semblant de ne pas les entendre. Ces voix le persécutent. Alors, il passe de terribles crises de violence à des périodes d'abattement, de tristesse insurmontable, de révolte contre les médecins, les traitements, contre nous. Il ne peut presque plus rien faire. Les effets de certains médicaments sont effroyables. Il hurle, menace, casse, se débat. Avec cela, il considère qu'il n'est pas malade.

Depuis 95, il n'y a pas eu d'année sans hospitalisation psychiatrique dont la durée ne soit inférieure à trois mois pour la moitié d'entre elles. Au cours des sept années qui suivent, entre deux hospitalisations, la cohabitation avec Louis devient de plus en plus invivable. Les dégâts causés sur le reste de la famille sont importants. Mais vous savez ce qu'il en est, et ce n'est pas mon propos d'en faire le descriptif ni le bilan.

**Au milieu de cette désolation**, nous avons été surpris par le nombre de ceux qui sont venus vers nous, de ces amis capables de nous accompagner **en actes**. Notre mouvement est, je le crois, une image vivante de l'amitié dont je veux parler. C'est ainsi qu'une de nos amies nous a prêté sa maison de campagne tous les étés pour que Louis puisse se reposer au grand air. En 2002, elle a même gardé Louis pendant huit jours, alors qu'il n'était

pas facile à vivre. C'est l'audace dans l'amitié ! D'où vient qu'il existe de tels amis ? Enfin, Providence pour Providence, Louis finit par être accepté, au début de l'hiver suivant, à La Borde où il se trouve encore. Il était temps, car plus le temps passait, plus l'état de Louis empirait.

Tant de souffrances me paraissait inexplicable, sinon injustifié. Et en même temps, j'étais interpellé par l'extraordinaire concours de circonstances auxquelles il doit d'être encore vivant. En réalité, je ne comprenais pas *aux yeux de qui* sa vie pouvait avoir un tel prix. Aux yeux de ces hommes et de ces femmes qui consacrent leur existence à soulager les malades ? Assurément. Aux miens ? Je ne savais plus.

Les JMJ du mois d'août 1997, à Paris, la venue de Jean-Paul II, d'autres évènements et d'autres signes avaient déjà suscité en moi un bouleversement. J'avais alors commencé à découvrir que ma perplexité était due à ce temps si long passé le dos tourné aux vœux de mon baptême. J'eus alors un grand désir de retrouver l'Eglise. Cela s'est fait peu à peu, autour du Grand Jubilé. Mais c'est en ce mois de novembre 97, à l'un des pics de l'épreuve de la maladie de Louis, au moment de sa défenestration, que j'ai eu cette intuition : Dieu *vient* habiter nos souffrances, il vient même habiter *toutes* nos contingences, sans exception, et, d'une certaine manière, il est encore présent à nos péchés. Cela devient évident à condition d'admettre que, dans le sacrement du baptême, Jésus unit l'homme *tout entier* au mystère de sa Passion, de sa Mort et de sa Résurrection.

**Je n'ai pas pensé que Dieu se vengeait ou punissait.** Je n'ai pas songé à l'accuser. Dans ma nuit, il ne me restait qu'une conviction : Dieu, la cause éternelle de tout bien, ne pouvait être la cause de ce mal. Ce mois de novembre, un de ces matins d'avant l'aube,



● ● ●  
j'ai eu la certitude de sa présence, une présence qui ne s'était jamais interrompue et qui a valeur de promesse.

Le Dieu qui fait irruption dans la vie des hommes est différent de la façon dont nous l'imaginons. Par sa grâce, il transforme toute souffrance en un chemin qui nous conduit à lui, c'est-à-dire à la splendeur de sa gloire, à la joie ineffable qui se loge au plus intime de nos cœurs. Louis est l'instrument inattendu de cette grâce que Dieu nous redonne sans cesse, comme tous nos proches malades peuvent l'être pour chacun de nous. Chaque jour, elle m'est proposée, chaque jour, je peux la recevoir ou la refuser.

Lorsque Jésus remit le jeune homme à sa mère, **tous glorifiaient Dieu en disant « Dieu a visité son peuple »** (Lc 7<sup>16</sup>). Seigneur de la vie, je te rends grâce de ce que d'un mal tu puisses faire un bien incomparablement plus grand, je te rends grâce de ce que ton Amour soit à l'œuvre en ceux qui te connaissent, et même, qu'il soit assez grand pour agir en ces autres qui, sans te connaître, mettent leur vie au service de leurs frères souffrants. A ceux-là aussi, le Roi ne dira-t-il pas : « Venez les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume qui vous a été préparé depuis la fondation du monde » ? (Mt 25<sup>34</sup>).

Comme le Seigneur fit irruption dans le cortège funèbre de la veuve de Naïm, il fait irruption dans nos vies, jusqu'au plus douloureux de nos drames. J'aime ce récit qui préfigure le cortège funèbre du Christ, sans doute conduit par sa Mère, et qui préfigure aussi le Christ ressuscité, premier d'une multitude de frères. Il m'emmène à la Croix où tout se passe et, en particulier, où sa Mère nous est donnée. Je crois que lorsque Jésus vient nous chercher, Marie est là, aussi, compatissante aux conséquences du mal et du péché, se penchant maternellement avec son Fils, pour nous relever, afin de reprendre la marche.

**Daniel W.**, un père



## Témoignage

# Face à la maladie de mon mari : la recherche d'un chemin

**M**on mari souffre de séquelles d'un traumatisme crânien, dues à un accident arrivé lorsqu'il était bébé. Nous nous connaissons depuis 26 ans. Ce qui m'a séduit, chez lui, lorsque je l'ai rencontré, c'est entre autre, son caractère doux, patient, sa disponibilité, son sens de l'écoute. Nous avons commencé ensemble une vie ouverte sur les autres, conviviale...

Mon fils de 3 ans, né d'une précédente union, l'a rapidement adopté. Je ne l'ai jamais vu, à cette époque, s'emporter, se mettre en colère. Il avait plutôt une approche calme, paisible, pondérée, il était heureux de fonder une famille et dans la joie nous avons attendu la naissance de notre second enfant. C'est peu de temps après que je me suis aperçue d'un léger changement chez mon mari. Jusqu'au jour où après une longue journée de travail et une route difficile, il a eu une première crise d'épilepsie.

A commencé alors un long chemin. Traitements de plus en plus lourds, malaises de plus en plus nombreux, aucun médicament efficace. Puis sont apparus les troubles de l'humeur, du comportement, son caractère s'est modifié. Les années passaient, rythmées par les visites tous les six mois chez le neurologue. A chaque fois nous partions confiants, le discours des médecins nous reconfortait.

Mais les malaises devenant trop fréquents, il a été nécessaire de demander à mon mari de ne plus conduire, décision difficile à prendre. Nous avons décidé de changer de région, de travail pour lui, en espérant un meilleur équilibre de vie. Il retrouvait en région parisienne ses repères, et il lui était plus facile de se passer de conduite automobile.

Un troisième enfant est venu compléter notre famille. J'ai arrêté de travailler pour m'occuper d'eux. Je pen-

sais, que restant à la maison, mon mari se sentirait valorisé et retrouverait sa place, au sein de la famille.

## Des difficultés nouvelles apparaissent

Après quelques années calmes, l'aîné des enfants devenant adolescent, les relations entre mon mari et nos enfants sont devenues difficiles. Il s'emportait sans raison. Il avait besoin de faire monter la pression. On ne comprenait pas pourquoi ces colères. Elles pouvaient aller jusqu'à la violence physique.

Problèmes financiers, conflits avec les voisins, les amis. Notre vie sociale a diminué, pour disparaître. Je ne reconnaissais plus mon mari. Le suivi par un psychiatre psychothérapeute nous a été conseillé.

## L'aide pour traverser cette période

Ce suivi par un médecin femme, nous a beaucoup aidé. Elle avait accepté, de me recevoir, de m'écouter et de m'aider quand je n'arrivais plus à gérer seule les troubles de comportement de mon mari. Après un entretien à trois, il ressortait apaisé. Son rôle a été primordial pour notre famille. Etre enfant et conjoint de traumatisé crânien n'est pas facile. Il faut un savoir faire et une énergie qui n'est pas innée. Il ne suffit pas seulement de beaucoup d'amour ou d'abnégation, il faut aussi acquérir une connaissance, car on ne s'improvise pas « spécialiste » dans un domaine aussi complexe.

Il est indispensable que la famille soit soutenue, accompagnée. D'autant plus que l'équilibre de cette cellule familiale est nécessaire à une personne fragile ; il faut être capable de l'aider dans la durée. Seuls les efforts conjugués de la personne malade et de ses

proches, de l'équipe soignante, peuvent donner les meilleurs résultats. Il est indispensable d'établir un réseau d'entraide, ne pas oublier qu'on a des limites, ses propres besoins, ainsi que les autres membres de la famille.

Mais cette femme médecin si précieuse est morte brutalement et mon mari en a été déséquilibré.

### **Ce qui a été difficile, au moment où les enfants deviennent adolescents**

Notre second fils est devenu la « tête de turc » de son père. C'est sur lui que mon mari focalisait son agressivité. Ce fils de 16 ans, maigrissait, ne dormait plus, fuyait la maison. Nous étions épuisés et n'arrivions pas à trouver autour de nous l'aide qui nous était devenue indispensable. Que faire, est-ce que je fais bien ? Quelle solution ? Faut-il protéger mon mari au risque de rendre malade nos enfants ? Heureusement l'espérance ne m'a jamais quitté.

J'ai essayé d'aider et épauler mon conjoint. J'ai tenté de le comprendre, d'être patiente, de trouver des solutions là où il n'y en avait pas, quitte à les inventer. J'ai appris à vivre avec la peur, le risque de découvrir de nouvelles difficultés jour après jour. Combien de temps peut durer cette vie avant que tout s'écroule ? Avec les mots qui blessent, les amis qui fuient, la famille de mon mari qui ne supporte pas sa maladie et se replie dans la sécurité.

La difficile gestion des problèmes financiers m'a poussée à reprendre une activité salariée. Quelques tensions se sont apaisées.

**Il fallait permettre, malgré tout, aux enfants de s'épanouir**, de grandir, les protéger. Leur permettre de garder affection pour leur père. Accepter leur révolte, leur donner du temps pour l'exprimer, les aider à se construire.

J'ai privilégié les moments seul à seul, loin des tensions de la maison. En tête à tête avec eux, j'étais pleinement détendue. J'ai favorisé toutes les occasions qui leur permettaient de garder une image épanouissante de la vie familiale, en créant des moments heureux en famille. Se retrouver, au calme, tranquille, sans stress et tension, aidait à profiter pleinement de ces instants.

L'adolescence ne s'est pas trop mal passée. Malheureusement, il y eut un

moment où les conflits sont devenus ingérables. Ces tensions trop fréquentes épuisent. Je suis tombée malade moi-même, je souffre depuis d'une maladie chronique du sang.

#### **L'Espérance qui m'a soutenue :**

Derrière l'espérance, il y a une force. Quand je suis seule et découragée avec un fardeau trop lourd à porter, une sensation de main de femme posée sur l'épaule, qui soutient, qui comprend, qui a confiance. A cette femme, je pourrais donner le nom de Marie, qui a vécu la mort de son fils en gardant la foi en sa résurrection. Une foi qui ne l'a jamais quittée. Avec elle je ne me sens jamais seule, j'ai confiance.

Ne jamais perdre l'espérance, continuer à avancer, sans se révolter contre la vie, en sachant voir les petits bonheurs qui arrivent, ne pas s'arrêter sur les moments difficiles. Faire face et continuer à espérer. Vivre avec...

### **Et la force que m'a donné mon enfance auprès de mon frère handicapé physique**

Etre née dans une famille nombreuse, ça aide. Et quand dans cette famille il y a un enfant handicapé, la fratrie a une approche différente de la vie. Une force, que notre frère handicapé nous a transmise, une envie de vivre et d'être heureux.

Travailler m'a aussi aidé à tenir. Pouvoir fermer la porte aux soucis de la maison, pouvoir être soi-même, s'épanouir dans une activité, continuer à rire, permet de pouvoir revenir l'esprit lavé des tensions de la veille et avec un état d'esprit neuf. Savoir sourire, regarder le soleil, la neige, écouter la musique en voiture, enfin toute chose qui peut vous rendre heureux.

Je travaille dans un milieu chrétien. Ils m'ont soutenu par leur prière. J'ai compris au milieu d'eux la force de l'espérance et de l'amour de son prochain. Vivre dans la joie, être en paix.

Garder un visage heureux et souriant, permets à toute la famille de garder l'espoir. J'ai senti combien mon mari y était sensible, lui qui a maintenant tellement de mal à montrer son affection.



**Les amis :** certains se sont éloignés. Un noyau solide est resté. Des amis qui savent écouter quand il faut, c'est-à-dire vous entendre sans donner de conseil. Des amis qui savent apaiser, vous redonner le sourire et vous entourer d'affection. Peu d'amis mais solides.

### **Pour continuer à aimer mon mari, nous nous sommes séparés**

Les conflits devenus trop fréquents, la tension montant, nous étions pris dans une spirale de violence. Le médecin qui acceptait de nous recevoir tous les deux était décédée. Nous n'avions trouvé personne qui accepte de suivre la famille. La solution proposée par les médecins : nous séparer des enfants. A qui les confier ? Et où ? Les démolir un peu plus ? Pourquoi ?

Les enfants avaient peur également de me laisser seule avec leur père et il fallait que je puisse prendre soin de ma santé.

Mon mari et moi avons décidé à ce moment de nous séparer, de prendre deux logements, pas très loin l'un de l'autre. Se séparer pour mieux se retrouver.

Petit à petit, au fil des mois la complicité du début, la joie, le plaisir de nous retrouver sont revenus. Nous arrivons, à présent à partager des moments heureux, à être épanouis. Notre affection l'un pour l'autre grandit de nouveau. Lorsqu'il n'est pas bien, ça arrive encore, j'écourte ma visite sachant que le lendemain il aura tout oublié.

Cette vie finalement nous apporte à tous deux cet équilibre qui nous avait tant manqué ces dernières années. Ces deux années de séparation, ont permis aux enfants de connaître une vie de famille, loin des peurs, des tensions et de retrouver l'insouciance. Ils ont maintenant 19, 23 et 30 ans, bien dans leur vie et heureux de notre bonheur retrouvé.

**Dominique**



**Frère Samuel ROUVILLOIS**

Parole à l'occasion d'une Journée des Frères et Sœurs  
à l'Office chrétien des personnes handicapées (OCH)

# « Suis-je responsable de toi ? »

**N**ous sommes de plus en plus nombreux à être familiers de la maladie psychique. Que ce soit dans nos familles, dans nos communautés laïques ou religieuses, parfois dans le monde du travail, la fragilité psychique et mentale est très présente, même si l'on tente encore souvent de la cacher. Elle peut se vivre comme un poids, comme une honte, comme une épreuve accablante, mais aussi, selon l'intuition prophétique de Jean Vanier, comme une chance ou comme un chemin de lumière.

Comment parler de notre relation avec ceux de nos frères et de nos sœurs par le sang qui subissent ce handicap ?

## Dépassés

Nous nous trouvons devant « quelque chose » qui nous dépasse, dont on ne comprend pas grand chose, que nous n'avons pas choisi, dont nous ne sommes pas responsables et dont on ne connaît pas la solution. On espère toujours que cela va changer. Mais au bout de quelques années, cette espérance peut se changer en désespoir quand on voit que rien ne bouge ou même que cela s'aggrave.

Quel est l'avenir ? Pour le handicap psychique qu'entraînent la maladie mentale, les troubles lourds de la personnalité, il y a généralement évolution, parfois positive, souvent négative. Et la possibilité que le trouble évolue est très lourde de conséquences pour l'environnement familial qu'elle entretient dans une incertitude constante.

En fait on oscille en permanence entre : « il nous est arrivé un malheur » et « on ne peut pas s'arrêter à ça ». C'est une personne humaine, c'est notre frère, c'est notre sœur. Nous sommes tous victimes de la situation et cela n'aurait pas de sens de s'installer dans le malheur. Mais est-on responsable de faire quelque chose pour que ça bouge ? Comme frère ou sœur, on n'est pas les parents. Pour eux, c'est à la fois plus compliqué et plus simple. Ils sont clairement dans la culpabilité, écrasés ; ils se sentent terriblement responsables. Ce qui est simple, c'est qu'on peut les aider à voir que, même s'ils ont une responsabilité vis-à-vis de leur enfant, ils ne sont pas chargés de remplacer Dieu et les autres.

Et nous ? en sommes-nous ou non responsable ? Cette question nous travaille durement de l'intérieur.

## Une responsabilité biologique ?

En quoi est-on responsable de l'autre ? La responsabilité biologique n'existe pas. Pourquoi serais-je particulièrement responsable de celui qui, en plus d'être fragile, m'est lié selon la chair et le sang ? Déjà, la relation fraternelle n'est pas simple : c'est une invitation permanente, pressante, à ce qu'il y ait quelque chose qui nous relie l'un à l'autre.

Distinguer la nature de ce lien est essentiel. Est-ce qu'il en découle des obligations ? Est-ce un contrat tacite ? ou un précepte divin ? Dieu nous a dit de nous respecter les uns les autres, pas de se prendre en charge à vie. Par contre, avoir un frère ou une sœur est une invitation à nouer avec lui un lien personnel, s'il le veut bien et si je le veux bien.

## Vivre quelque chose ensemble

Mon frère ou ma sœur handicapé est d'abord une personne qui m'est liée par le dessein de la Providence, et nous sommes invités tous les deux à essayer de vivre quelque chose ensemble. Cela dépend de lui comme de moi.

Etre frère et sœur, c'est aussi être les enfants des mêmes parents. Quand survient une difficulté n'affectant qu'une des personnes de la famille, la situation toujours complexe se complique encore. Parfois les parents se déchargent sur les frères et sœurs de ce qu'ils ne peuvent plus assumer ; ils les culpabilisent. Parfois ils cherchent à protéger particulièrement l'un d'entre eux. Certains en portent alors beaucoup trop, tandis que d'autres se défilent. On compte, on calcule : « toi, tu ne fais rien, moi, je n'en peux plus ». On en veut à l'autre. Comment évaluer les capacités psychiques objectives de chacun pour porter cette situation ? Avant de se connaître spirituellement entre frères et sœurs dans ces difficultés, encore faut-il pouvoir se faire confiance

les uns aux autres. Ma vie doit-elle être durablement modifiée ? Est-ce que c'est à vie que je dois « le » porter ? J'ai le droit de faire ma vie.

Que faire alors ? Que faire du problème que j'ai moi-même dans cette histoire ?

## Demander la lumière

On a besoin de lumière, d'y voir plus clair. Cela peut prendre des années. On s'engage dans un long processus pour faire entrer, si possible, de la lumière dans cette mêlée confuse à l'intérieur de nous et dans la famille.

La lumière vient quand on commence à la demander. Elle vient par la prière, par l'aide d'amis qui comprennent, par une aide thérapeutique, de mille manières diverses.

La première chose à faire est de tenter de ne pas laisser le drame envahir tout. C'est un vrai drame que vit la famille : on s'accuse soi-même, on s'accuse mutuellement, on s'en prend au Seigneur qui nous abandonne. Il faut essayer d'arriver progressivement à nommer les choses, à voir que le mal ne prend pas tout, à ne pas identifier la personne avec son handicap.

Même si l'on est fait pour être en communion les uns avec les autres, on est d'abord « autre ». Mon frère, ma sœur, est quelqu'un d'autre. Par gentillesse, par compassion, je n'ai pas à dégrader la personne de l'autre. Il peut acquiescer une certaine autonomie intérieure qui dépend considérablement du regard de l'autre.

## On est fait pour être heureux

On ne peut pas attendre que les autres soient heureux pour l'être soi-même. On met du temps à se donner le droit d'être soi et de choisir le chemin qui est bon pour soi. Que ce chemin passe par l'aide apportée à l'autre ou pas, il est d'abord mon propre chemin. Et il commence à un moment donné par une certaine séparation intérieure, à quelque âge que ce soit. Parce que je ne rends pas service à l'autre d'être malheureux de son malheur. Souffrir de ce que l'autre vit ne me donne aucune lu-

mière pour l'aider. Compatir, c'est rejoindre la souffrance personnelle de l'autre, ce n'est pas souffrir psychologiquement avec lui.

J'accueille toute la richesse que Dieu me donne à vivre pour pouvoir la donner à l'autre. Il faut prendre le temps d'être nous-même et d'être sur un chemin qui nous rende heureux pour pouvoir donner. Et il faut accepter que les autres nous en veuillent un peu.

Mais cela permet de mieux découvrir ce qu'est un amour personnel, réciproque. Un lien personnel est plus profond qu'un lien affectif. Au-delà des mots, c'est une alliance du cœur. C'est plus simple quand on peut se le dire, s'appuyer dessus. Souvent c'est très difficile. Il ne faut pas se laisser arrêter comme s'il y avait des murs. La communication peut être parfois diminuée mais elle est possible. Même s'il peut falloir des années pour entrer en communication profonde avec l'autre, passer sous les murs pour cette rencontre de cœur à cœur. Même si elle est fragile, même s'il faut se rechoisir régulièrement : voilà la grande lumière. Et on a besoin du témoignage de ceux qui sont allés plus loin que nous, de ceux qui ont creusé le sous-terrain plus profond sous les murs.

## On a besoin d'aide

Surtout au début. Les souffrances qui nous viennent de la famille, on ne sait pas s'en protéger tout seul. On sait s'opposer, se révolter, mais on ne sait pas trouver le juste milieu. La même souffrance peut désintégrer l'un des enfants et moins l'autre. J'ai le droit de me laisser aider. De me laisser moi-même porter.

On a besoin d'une aide amicale, fraternelle, thérapeutique, spirituelle. Le mythe collectif actuel : « il faut savoir s'assumer seul avec sa souffrance » est un mensonge. Alors que l'on est fait pour s'aider, pour se soutenir les uns les autres. Découvrir qu'elle est indispensable, avoir le courage de demander et d'accepter de l'aide, prend du temps. Savoir se laisser aider sur le plan spirituel mais aussi sur le plan thérapeutique. La thérapie n'est pas réservée à ceux qui présentent des troubles graves. Nous sommes tous fragiles.

Dépendre les uns des autres -ce dont on a très peur- accepter, choisir de dépendre des autres et nous-même de les aider, permet de répartir la charge. Car une des meilleures manières d'être aidé, c'est parfois d'aider les autres, pas forcément mon frère ou ma sœur parce que je le fais mal. Avec d'autres personnes, cette relation d'aide me fait grandir.

## Des réseaux

Alors que le monde dans lequel on vit désespère de plus en plus, qu'il veut éradiquer toute fragilité, la seule chose qui rend l'espérance à une communauté, quelle qu'elle soit, c'est de prendre en charge avec intelligence et amour la fragilité. Ce qui donne l'espérance c'est l'amour lumineux avec lequel on essaye de se construire autour de la fragilité. Le fait que nous n'ayons pas le choix - parce qu'elle est au beau milieu de notre vie - est un chemin qui va nous apprendre à espérer. C'est le regard du cœur.

Cela n'est possible que si l'on peut s'appuyer sur des réseaux, des communautés, des lieux de vie, des amis, des alliances fraternelles. Ils aident à ce que, désespérés, écrasés que l'on était, on puisse devenir, très pauvrement, instrument de lumière, y compris pour notre sœur ou notre frère. On en a la grâce, nous qui sommes en première ligne, la grâce d'avancer prophétiquement. Ce

que nous vivons, nous ne le vivons pas que pour nous. Ce combat a un sens fondamental aujourd'hui : essayer pauvrement de se laisser aider et d'avancer dans ce mystère et dans ce ministère de compassion, aidés les uns par les autres.

## Le mystère de l'Évangile

C'est aussi le mystère de l'Évangile : le plus fragile des fragiles, c'est le Seigneur Jésus. Une fragilité insupportable : Jésus sur la Croix. « Scandale pour les juifs, folie pour les païens ». Cela a un sens. La fragilité est ce que Dieu a fait de génial en nous. S'il a permis que l'homme soit fragile, c'est pour que nous ayons besoin les uns des autres.

Même si affectivement on n'arrive pas à se réjouir, il faut savoir que le Seigneur est engagé dans ce que nous vivons, totalement présent, y compris dans ce qui est apparemment si pauvre, parce que c'est essentiel humainement et pour le mystère de l'Évangile.

## Mon groupe Relais

Je fais partie du groupe Relais depuis cinq ans. Lorsque je suis arrivée à une réunion de Relais pour la première fois, je n'en pouvais plus de vivre la maladie de mon frère. J'ai vidé mon sac de douleur, de révolte, de "ras le bol", à des gens que je ne connaissais pas encore. Ils ont écouté, ils ont entendu. L'un d'eux m'a dit : « Tu verras un jour ton frère aura un logement, une certaine autonomie ». Je pensais : « Il ne se rend pas compte de la situation désastreuse de la maladie ». Il avait raison, mon frère a son logement depuis quatre ans.

Pendant un an, je rentrais vidée, démoralisée de ces réunions. Quelles souffrances ! La mienne plus celles des autres ! Pourtant j'y retournais. Je pouvais dire mes questions, ma révolte envers Dieu, ma souffrance. A cette époque, je souhaitais la mort de mon frère, seule issue selon moi pour lui enlever ses souffrances et les miennes par la même occasion. Tous ces sentiments pouvaient se dire ici, au groupe Relais, sans jugement. Pendant cette période, je n'ai pas pu écouter vraiment avec compassion les membres de mon groupe. C'était trop dur pour moi, leur souffrance en plus de la mienne.

Maintenant, je vois le chemin parcouru : je ne souhaite plus la mort de mon frère, je crois en lui, c'est lui qui livre bataille contre sa maladie et je suis à ses côtés quand je le peux. J'aime mon frère, et je déteste sa maladie. J'écoute avec beaucoup de compassion mes amis du groupe Relais. Sans traumatisme pour moi, je les porte dans mon cœur avec leur enfant malade. Eux, ils sont parents d'un malade, moi je ne suis que sa sœur, la distance n'est pas la même, la charge et la responsabilité non plus. Je compatiss.

**Témoignage de Florence**  
à la journée Nationale de Relais

## >> Vie de Relais

### Pourquoi Relais nous fait du bien

Le groupe des Vosges est né il y a quelques années, issu du groupe de Nancy. Et chaque fois que nous parlons ensemble de nos rencontres, ce sont les mêmes mots qui reviennent : partage, écoute, confiance, solidarité, union dans la prière.

Une amie disait : « *Il n'y a qu'à Relais d'Amitié et de Prière que je trouve vérité et partage réel* ». Nos rencontres sont toujours des temps privilégiés. C'est d'abord un groupe de **parole** où chacun exprime ses souffrances et où il se sent compris à demi-mot. Il n'a pas à craindre de jugement et il est sûr de l'empathie de ceux qui l'écoutent. Partager avec d'autres cette souffrance, ce vécu difficile, complexe, fluctuant, nous rapproche et a suscité **une grande amitié** que nous prolongeons par des moments de détente, souvent partagés avec nos amis de Nancy. Nous retrouvons alors une forme de joie : passer une journée détendue, hors de notre contexte habituel, partager un repas au restaurant, ou simplement nous rencontrer ou nous téléphoner pour prendre des nouvelles. **Toutes ces initiatives nous soudent davantage et font que nous pouvons compter les uns sur les autres, voire nous dépanner.**

Mais Relais d'Amitié et de Prière n'est pas seulement un groupe de parole. **L'accompagnement amical et spirituel** de notre conseiller spirituel, le Père Michel Perrin, nous aide à sortir du quotidien, quelquefois déroutant et désespérant. Il nous a mieux fait connaître et approfondir les Psaumes dans toute leur diversité. Il nous fait prendre conscience que nous faisons partie du peuple de Dieu et que l'Alliance n'est jamais rompue. Il nous aide à trouver des raisons d'espérer; nous avons besoin, de manière inlassable, d'être rassurés, d'entendre que notre souffrance peut nous ouvrir à plus d'humilité, de tolérance et de générosité.

Ainsi notre relation avec Dieu s'est approfondie et rejoint davantage **notre vie quotidienne**. Les prières de demandes n'obtiennent pas forcément leur accomplissement ce qui entraîne souvent un sentiment de révolte. Mais souvent aussi monte en nous la prière de confiance et d'abandon. Nous lâchons prise et nous remettons tout entre les mains de Dieu.

Le mot « Relais » prend d'ailleurs toute sa dimension avec la force que nous puisons dans **la prière des religieuses contemplatives** de l'Abbaye d'Ubexy avec qui nous sommes en lien. Les rendez-vous des jeudis, à l'Angelus, sont aussi un soutien et nous consta-

tons que la prière de tous, nous donne le courage de tenir bon et de toujours recommencer.

Quant à moi, je ne peux oublier cette première rencontre parisienne avec Relais, il y a quelques années, où j'ai découvert que mon mari et moi n'étions plus seuls. Ainsi que le disait l'un de nos proches à ses parents, chez qui il percevait une attitude nouvelle: « *Relais, ça vous fait du bien !* »

**Le groupe Relais des Vosges**

**Eliane Pisciotta,**

**Marguerite Sellier (Epinal)**

**Marcel et Madeleine Dubuquoy (Nancy)**

### Billet du Secrétaire National

Depuis le début de l'année dernière, nous avons convenu de fixer le jeudi comme jour commun de prière pour tout le mouvement, si possible à l'heure de l'Angélus du matin, de midi ou du soir. Ce rendez-vous hebdomadaire a pris de plus en plus d'importance pour moi. C'est le moment de réunir dans une même prière, mon fils malade, ma famille autour de lui et au-delà tous les amis, tous ceux ou celles avec qui j'ai pu parler coeur à coeur au téléphone. Et aussi d'y joindre leurs proches malades, particulièrement ceux qui sont en crise ou en grande souffrance. Dans l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, on peut lire cette pensée de Thérèse d'Avila : "La prière consiste non pas à parler beaucoup, mais à aimer beaucoup". Alors comment mieux exprimer mon amitié, ma sympathie, mon partage de la souffrance des autres que de les rassembler tous dans une même intention, dans une même prière ?

Je crois très profondément à l'action efficace de cette prière où nous nous unissons aux autres également en prière. Ce temps où tous ensemble, nous remettons tout entre les mains du Seigneur, comme des aveugles, mais en étant sûrs qu'Il entend. Cette prière a une puissance étonnante. Elle nous porte tous littéralement, elle porte nos proches en souffrance. Les témoignages à Relais ne manquent pas de l'extraordinaire pouvoir de cette démarche de confiance, quand elle se fait en union de coeur à travers l'espace.

Ce temps de l'Angélus est aussi très symbolique. Dans notre prière, il nous associe à Marie, la Mère de Dieu, qui tient une si grande place dans le coeur de beaucoup d'entre nous. Nous faisons

ensemble mémoire de cette annonce inouïe : l'arrivée d'un sauveur, d'un libérateur, Dieu fait homme. N'est-ce pas là notre attente, l'attente de nos proches en souffrance ? A travers notre prière dans Son attente pour nous, pour les autres, ne répondons-nous pas à Jésus comme Pierre : "Tu sais tout, Seigneur, tu sais bien que je T'aime !"

**Guillaume Lamy de la Chapelle**

### Relais d'Amitié et de Prière

*"une lumière dans la nuit"*

• **Association** au service des familles et amis de personnes atteintes de troubles ou de maladie psychique. Fondée en 1982, avec le soutien de l'OCH et du Secours Catholique. But : soutenir ceux et celles qui sont éprouvés par la relation familiale avec une personne malade psychique et les aider à découvrir les signes d'Espérance dans leur vie.

#### • Activités

- Groupes d'échange et de partage, réunissant plusieurs fois par an, pendant une soirée ou une journée, des adultes en proximité géographique. Dans un climat d'écoute respectueuse de la parole de chacun: partage des souffrances vécues, réflexion soutenue par un conseiller spirituel. Temps de prière. Il se crée une amitié très profonde entre les participants.
- Bulletin de liaison "Le LIEN" adressé à plus de 1.000 familles
- Rencontre nationale annuelle avec conférence par un grand témoin de la maladie psychique – temps de partage – eucharistie
- Rencontres régionales entre groupes
- Ascension 2007 : pèlerinage à Lourdes

Ouverture œcuménique aux chrétiens et croyants d'autres religions.

#### RESPONSABLES

Président : Pierre Sarreméjean

Secrétaire : Guillaume Lamy de la Chapelle

#### CONTACT

90, avenue de Suffren

75738 PARIS Cedex 15

Tél : 01 44 49 07 17 (répondeur)